


Les migrations internes des populations Africaines entre communautarisme, ethnicité et intégration au Cameroun: étude de genre des sénégalais en contexte diasporique

Arlette Etoa Ndendé*

pp. 93-106

Introduction

L'étude sur le genre et migration semble récente. L'on a toujours pensé que la migration était une affaire des hommes. Le poids des femmes dans les migrations a toujours été minimisé. Les femmes contribuent au renforcement des flux migratoires. Cette étude montre à la fois la place des hommes et des femmes dans les migrations interafricaines des Sénégalais(es) vers le Cameroun. Comme la migration internationale, celle interne africaine obéit à un processus genré des deux sexes aux moments des crises économiques. D'une part les femmes participent au fonctionnement du processus migratoire comme supports familiaux permettant à leurs enfants et leurs maris de partir, d'autre part elles sont aussi des migrantes capables de se déplacer au même titre que les hommes. La faiblesse des sources d'information sur la migration féminine sénégalaise interafricaine, le contexte général des migrations et l'évolution de la présence des migrant(e)s au Cameroun sont à discuter. Bien que les recherches sur le genre et migration interafricaine sont encore en gestation, la dimension de genre est désormais prise en compte dans de certaines recherches concernant la migration internationale sénégalaise (Toma, 2014; Ba et Bredeloup, 1997; Fielloux, 1985; Babou, 2008; Pessar, 2008). Les études s'intéressent aux expériences vécues par les migrants, les raisons de départ (EUROSTAT, 2000; Schoorl, Heering, Esveldt *et al.*, 2000) leurs trajectoires migratoires et leur situation dans les pays d'accueil (Ba, 1995). Dans les processus migratoires, les femmes mariées ou seules participent à ce processus, cependant, la mobilité de la femme mariée est conditionnée par l'époux (Pessar, 2005). La dimension genrée de la migration sénégalaise au Cameroun met en lumière les différentes communautés présentes sur le sol camerounais.

 <https://doi.org/10.21747/0874-2375/af41a8>

* **Faculté des Lettres et Sciences Humaines - Université de Douala-Cameroun.** Ph./D en histoire, vice-présidente du Centre de Recherche sur les Dynamiques des Mondes contemporains, Département d'Histoire, Laboratoire de recherche Histoire et Science du patrimoine.

Notre recherche se propose d'évaluer la présence des migrants sénégalais et sénégalaises au Cameroun à partir de la période coloniale et post indépendance jusqu'en 2011. La diaspora sénégalaise se fonde sur l'installation des premières communautés: les Wolof et les *Haalpulaaren* suivirent d'autres au lendemain de l'indépendance. A partir des années 1980, une forte communauté sénégalaise réside au Cameroun¹. Cette diaspora est constituée d'hommes et de femmes bien que ces dernières soient peu nombreuses. Les migrants sénégalais forment une communauté avec une identité nationale affirmée sous le prisme du confrérique et de l'ethnique. Partant du fait que le processus migratoire intègre le genre et que la diaspora sénégalaise au Cameroun est un ensemble de plusieurs ethnies ou communautés, quels sont les fondements de leur présence? Depuis la Première Guerre mondiale, les Sénégalais sont présents au Cameroun, cependant, on note une faible présence des femmes dans leur diaspora, alors qu'est-ce qui justifie cette sous-représentation? En outre, on peut s'interroger sur les activités menées par les migrants des deux sexes, voire comment parviennent-ils à s'intégrer dans le pays hôte? Ce travail de réflexion est fait sur la base de la littérature existante, des articles, des ouvrages et des entretiens directs et semi-indirects. Ce qui nous permet de répondre aux interrogations en se fondant sur une approche constructiviste qui retrace les processus migratoires et d'installation des communautés sénégalaises au Cameroun (pendant et après la colonisation), lesquels intègrent progressivement la présence des femmes dans leurs déplacements.

I. La diaspora sénégalaise au Cameroun dès la période coloniale française

La présence de la diaspora sénégalaise est ancienne au Cameroun. La migration commence pendant la colonisation française et devient une réalité dès l'indépendance jusqu'à nos jours.

A. Les premiers sénégalais au Cameroun

Convoqués par la France, les premiers migrants sont arrivés au Cameroun pour des raisons professionnelles. Si certains retournèrent au pays après avoir effectué les tâches pour lesquelles ils avaient appelés, d'autres par contre s'installèrent et commencèrent à développer les activités économiques.

1. La migration ancienne des Sénégalais au Cameroun: fondements historiques et présence des premiers migrants

Le déplacement des Sénégalais en dehors de leur frontière remonte à la fin du 19^{ème} siècle (Ba, 1995: 1). Pendant la colonisation française, les «tirailleurs sénégalais» illustrent cette présence. Basée au Sénégal, la France avait institué par le décret du 21 juillet 1857, dans son œuvre d'expansion, le premier bataillon de tirailleurs sénégalais composé d'éléments indigènes avec pour tâche d'assurer la domination française sur les territoires conquis, qui étaient utilisés pour des missions militaires et civiles au-delà du territoire. Vingt ans après leur arrivée dans le Bassin du Congo, l'immigration des Sénégalais devint une réalité au début de la Première Guerre mondiale (Manchuelle, 1987: 36). En 1919, l'un des premiers fonctionnaires dans l'armée fran-

1 Il convient de relever que toute cette diaspora est constituée de ceux qui s'installent au Cameroun et de ceux qui sont en transit. En effet, la migration sénégalaise interafricaine s'intensifie à partir du Cameroun vers le Gabon.

çaise envoyé au Cameroun fut Elhadji Ibou Badiane². Au Cameroun, il occupe le poste de contremaître contractuel et devient par la suite une autorité religieuse et commerciale au sein de la communauté sénégalaise basée à Douala.

Cette communauté était issue de la demande faite par le commissaire de la République française auprès du gouverneur général de Dakar sollicitant «*des ouvriers maçons disponibles qui accepteraient de travailler au Cameroun; Vingt maçons et deux chefs ouvriers indigènes pourraient ainsi nous être adressés avant le premier janvier 1920*»³. Aussi faut-il le relever qu'à cette date, le caporal Malick Ndiaye fut mis à la disposition des travaux publics au Cameroun, car le colon l'avait jugé comme étant le seul habilité et capable d'occuper l' «*un des emplois subalternes que l'absence d'Européens laisse vacant*»⁴.

Ainsi, de nombreux Sénégalais sont envoyés au Cameroun dans le cadre de "la mise en valeur" du territoire pendant la colonisation française et sont présents dans les services tels que le port et les chemins de fer⁵. Ceux qui ont été appelés à construire la ligne de chemin de fer Douala-Yaoundé sont les premiers à conduire les premiers wagons de la ligne de chemin de fer reliant Douala et Yaoundé et, parallèlement, les premiers cheminots avant d'initier les Camerounais pour leur remplacement (Manchuelle, 1987: 217).

2. Les activités socioéconomiques des premiers migrants

Grâce à la colonisation, les premiers migrants sont installés dans la ville de Douala à l'exemple d'Hassan Diop et Yanda Diop qui occupaient respectivement le poste de chef de conditionnement des produits de base du Cameroun français et contrôleur du cacao pour l'exportation. Lorsque les contrats qui leur liaient avec la France prenaient fin, certains retournaient au Sénégal tandis que d'autres restaient pour entreprendre des activités économiques à leur compte. C'est dans ce sillage que Yanda Diop rassembla tous les Sénégalais de Douala et en devint le président de la communauté. Son compatriote, Elhadji Ibou Badiane, réussit à ouvrir une boulangerie dénommée «Boulangerie Badiane». En se référant aux entretiens effectués par Cheikh Oumar Ba auprès du fils de Badiane, Aliou Badiane, certains Sénégalais créèrent des sociétés privées en partenariat soit avec des Libanais soit avec des Français.

A la suite de la rupture de contrat de partenariat, certains migrants se mirent à leur propre compte et diversifièrent leurs activités. C'est le cas de M. Fall qui créa une société de goudronnage et celui d'A. Dièye qui devint propriétaire d'un hôtel à Yaoundé. La présence sénégalaise dans les deux villes a connu une avancée manifeste avec l'implantation de l'Islam à travers la construction respective de deux mosquées à Douala et à Yaoundé en 1923 et la seconde à Yaoundé après 1960 avec l'appui financier de Njoya Harouna (Ba, 1995: 37).

Pendant la colonisation, la présence sénégalaise au Cameroun apparaît plus masculine⁶. La plupart du personnel affecté était le personnel militaire, en plus, ceux qui étaient appelés à effectuer de grands travaux étaient des hommes.

2 De parents Sénégalais, Elhadji Ibou Badiane est né en 1890 à Bathurst en Gambie. Les informations relayées sont issues des entretiens de son fils, A. Badiane, résidant à Douala le 27 août 1994 et effectué par Cheikh Oumar Ba.

3 Archives Nationales du Sénégal 16 G 13, 1919. Cité par Cheikh Oumar Ba, p. 36.

4 Ibid.

5 Les informations relayées sont issues des entretiens de son fils, A. Badiane, résidant à Douala le 27 août 1994 et effectué par Cheikh Oumar Ba.

6 Il est difficile de confirmer la présence féminine dans le contingent du personnel venu du Sénégal et affecté au Cameroun par l'administration en vue de la mise en valeur du territoire.

B. Le genre dans le processus migratoire des migrant(e)s sénégalais(es) des 1960

En 1939, l'étude démographique et migratoire de la population étrangère vivant dans la ville de Yaoundé démontre que sur 530 étrangers, les Sénégalais représentaient environ trente personnes (Franqueville, 1979: 228). En 1960, notamment dans la ville de Douala, cette population est un regroupement de trois familles atteignant environ une dizaine de personnes (Ba, 1995: 38). La donne change dans les années 70 et 80 pour des raisons conjoncturelles, où la migration qui, au départ, était coloniale suite aux contrats qui liaient les Sénégalais à la métropole, connaît une dynamique qui s'inscrit dans le cadre conjoncturel, individuel et des réseaux.

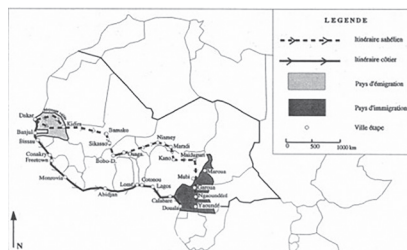
1. Fondements nouveaux de la migration: raisons de départ et du choix du pays d'accueil

La présence des Sénégalais au Cameroun se fonde sur des conditions de vie difficile et la pauvreté des familles dans leur pays (Rapport de l'Organisation Internationale des Migrations, 2010). La situation socioéconomique et financière, l'envie de connaître autre chose sont des motivations qui amènent les migrants à partir (Dieng, 2008). Que ce soit dans le cadre de la migration internationale ou interafricaine, il semble que l'effet d'entraînement, dû au retour de certains migrants dont les conditions de vie ont connu une certaine amélioration, est un facteur incitatif à leur entourage. Les positions des premiers migrants installés au Cameroun peuvent encourager la migration sénégalaise du fait des facilités d'accueils et d'hébergements qui leur sont fournis à l'avance (Hamadou, 1997: 41). Bref, trois types de motivations poussent à migrer: l'aventure, la survie économique ou la satisfaction des besoins financières et la survie financière (Dieng, 1998: 104). L'embellie économique que connaît le Cameroun dans les années 70 et début 80 est aussi à l'origine de l'attrait de nombreux migrants parmi lesquels les Sénégalais. Pendant cette période, le niveau de vie des Camerounais apparaît stable, l'environnement économique semble propice pour des opportunités d'affaires.

2. Itinéraires des migrant(e)s sénégalais, pays de transit et recours aux intermédiaires

La trajectoire migratoire des Sénégalais vers le Cameroun commence notamment de leur départ du pays et obéit à deux itinéraires: le Sud et le Nord vers le Cameroun.

Ilustração 01 - Les itinéraires des migrants sénégalais vers le Cameroun.



Source : C.O Ba, (1995), p.33.

À partir de Dakar, le migrant longe par voie maritime les côtes avec des arrêts dans les ports de Guinée Bissau, de Guinée Conakry, de la Sierra Léone, du Libéria et de la Côte d'Ivoire. L'arrêt en Côte d'Ivoire est rendu possible grâce à l'accueil des familles qui ont migré dans le pays avant et après l'indépendance. Le parcours du migrant continue en passant par les ports du Togo, du Bénin et du Nigéria. Arrivé au Nigéria, le migrant traverse le fleuve Calabar et arrive à Douala. Le passage par le sud apparaît ainsi être le premier itinéraire longtemps emprunté par les migrants sénégalais. Il aboutit aux abords de la côte camerounaise ce qui explique l'installation d'une forte communauté sénégalaise aujourd'hui.

Par contre, le passage du nord conduit les migrants d'abord au sud du Sénégal, car pour quitter le nord, il faut passer par le sud. C'est un itinéraire emprunté par les migrants aisés qui désirent le plus tôt arriver à leur destination. Ces migrants passent par le Mali, la Côte d'Ivoire, le Burkina Faso et le Nigéria, arrivent à Garoua et atteignent Yaoundé.

Ils peuvent continuer le périple jusqu'au Gabon. La traversée du sahel est rendu possible grâce aux intermédiaires appelés coxers. Ce sont des passeurs qui aident les migrants à traverser les frontières, trafiquent des devises et jouent le rôle d'éclairés pour permettre aux migrants d'échapper aux contrôles des gardes-frontières (Ba, 1995: 32), notamment dans le cadre de la migration clandestine. On les retrouve dans la partie nord du Cameroun et dans la ville de Yaoundé.

D'autres, par contre, sont des traducteurs, des logeurs de nouveaux migrants dans le pays d'accueil, des facilitateurs d'obtention, entre autres, de faux visas, de billets d'avions et de passeports. Ceux-ci sont des anciens résidents du pays d'accueil.

3. Les réseaux communautaires d'installation et lieux d'accueil des migrant(e)s

La migration sénégalaise s'effectue à travers des réseaux tels que la famille, l'ethnie, le village et la confrérie. Les réseaux migratoires établis au Cameroun servent à l'accueil et à l'insertion socioprofessionnelle de nouveaux arrivants:

a. Les *Wolof* et Les *Haalpulaar* ou réseaux ethniques

Ils sont arrivés au Cameroun au début des années 80. Localisés dans la moitié ouest du Sénégal, les premiers représentent aujourd'hui 45 % de la population sénégalaise⁷. Le *wolof* est la langue véhiculaire du Sénégal parlée par plus de 80 % de la population⁸, par conséquent, on peut prétendre qu'elle est la langue utilisée par les migrants installés au Cameroun.

Les *Haalpulaar* sont un regroupement ethnique de personnes parlant une même langue et dont l'objectif est la constitution des réseaux de solidarité et la création des conditions favorables d'une vie communautaire basée sur l'entraide mutuelle (Ibid, pp. 2 et 5). Les premiers *Haalpulaar* qui arrivent au Cameroun créent une association au début des années 1980⁹. C'est sur cette base que les nouveaux arrivés se réfèrent pour s'installer à leur tour. La langue *pulaar* sert de cadre d'expression identitaire des migrants *Haalpulaar* à leur arrivée au Cameroun. À l'intérieur du regroupement, les nouveaux migrants bénéficient de l'aide des anciens qui leur octroient soit un fonds

7 Institut National des Langues et Civilisations Orientales: Wolof, AOI-Afrique-Océan indien. [En ligne]. Disponible en: <https://www.inalco.fr>.

8 Ibid.

9 Ibid.

de commerce, soit une activité pour leur tremplin. La contrepartie est qu'ils versent des cotisations pour le fonctionnement du groupe. La finalité est non seulement de pérenniser le groupe, mais aussi de faciliter l'insertion des futurs migrants.

b. Les *Suudu* ou réseaux villageois

Ce sont les regroupements de ressortissants d'un même village qui vivent ensemble à travers la solidarité et l'entraide. Installés au Cameroun, les *Suudu* reproduisent ce mode de vie en communauté. Ils offrent comme logement des chambres communautaires aux nouveaux migrants pour une installation temporaire. Cinq à dix de leurs compatriotes peuvent se retrouver dans une chambre en attendant que chacun se démarque. Chaque nouveau migrant bénéficie d'une entraide lui permettant d'entreprendre une activité économique qui le rend indépendant. Cependant, il lui est exigé de reverser une contrepartie de ses revenus pour la bonne marche de la communauté afin de la rendre pérenne. Certains trouvent cela contraignant et décident parfois de se démarquer non seulement en se mettant à leur propre compte, mais aussi en faisant venir leurs épouses. D'une manière générale, cette dernière option est de s'éloigner de la communauté, car ne pouvant vivre avec femme et enfants dans une chambre communautaire. C'est à juste titre qu'il est plausible de dire que la migration des femmes s'effectue au travers de leurs époux. L'étude sur les migrants sénégalais au Cameroun montre que la migration féminine est relativement faible au début des années 1994. On dénombre au total environ cent migrantes réparties entre deux villes, cinquante respectivement à Yaoundé et à Douala¹⁰.

c. Les confréries ou *dahira* mouride et *tidiane*

Au Cameroun deux confréries musulmanes représentent la communauté sénégalaise: les mourides et les *tidianes*. Le *dahira* mouride au Cameroun date de 1971, notamment dans la ville de Douala. En 1982, l'implantation de la confrérie *dahira* mouride dans la ville de Yaoundé est le fait de O. Gueye, alors bijoutier et ancien émigré venu de la Côte d'Ivoire. Cependant, l'installation du *dahira tidiane* à Yaoundé la même année est une idée de Thierno Ahmadou Tidiane Ba¹¹. La différence entre les deux confréries est que les Mourides organisent la migration de leurs membres en amont, c'est-à-dire à partir du Sénégal, tandis que les *Tidianes*, installés au Cameroun, entendaient offrir, au départ, un lieu de prière et d'hébergement aux marabouts qui étaient en transit. Aujourd'hui, leurs services s'étendent désormais à tous les migrants¹². Les confréries musulmanes sont des organisations de défense et d'entraide solidaires dont le rôle est d'offrir aux membres un lieu de rencontre hebdomadaire et d'assister les membres en difficultés.

4. Les principaux lieux de résidence des migrant(e)s

Les lieux de résidence s'expliquent suivant la trajectoire migratoire jusqu'à la fixation du migrant. On distingue deux types de migration: les migrations régulières et irrégulières ou clandestines. Les migrants s'installent là où les activités économiques leur semblent florissantes.

¹⁰ Confère note de bas de page numéro 9 de l'article de Ba, C. O. (1995), «Réseaux migratoires...», p. 4.

¹¹ Confère les articles de Cheick Oumar Ba intitulés «Un exemple d'essoufflement de la migration sénégalaise: Les Sénégalais au Cameroun», pp. 38-39, et «Réseaux migratoires des Sénégalais du Cameroun et du Gabon», p. 5.

¹² Ibid.

Ilustração 02 - Les villes et lieux de résidence des Sénégalais au Cameroun



Source : C.O Ba, (1995), p. 40.

Les premiers lieux de résidence sont les villes de Douala et de Yaoundé pendant la période coloniale et après l'indépendance, notamment entre 1960 et 1970. Il faut néanmoins souligner que la présence des femmes n'est pas évidente compte tenu du fait que les Sénégalais présents au Cameroun étaient sous contrat de travail avec la métropole et servaient de main-d'œuvre pour leurs entreprises. Ils ne pouvaient pas se déplacer avec leur famille, car, à la fin du contrat, la plupart rentraient au pays. La migration devient une réalité au milieu des années 80 et au début des années 90.

Des sources discordantes présentent l'arrivée des migrants installés au Cameroun. Le fichier consulaire et les procès-verbaux lors des élections sénégalaises de 1993 montrent que le nombre de migrants croît au fil des années. En 1991, d'après l'ambassadeur adjoint du Sénégal au Cameroun, 3500 Sénégalais vivaient au Cameroun. En février 1993, ils sont environ 4000 migrants installés, dont 80 % des *Haalpulaaren*, 15 % de *Wolof* et 5 % constituent les autres communautés. En 1994, selon la direction des Sénégalais de l'extérieur, 15 000 ressortissants sénégalais étaient installés au Cameroun. La vague de migration qui commence en 1993 montre que 526 Sénégalais sont arrivés au Cameroun, dont 507 hommes et 19 femmes sont installés dans les deux principales villes du Cameroun: 450 migrants à Yaoundé et 69 à Douala, le reste, 7 migrants au total, est disséminé entre les villes de Maroua, Garoua¹³, Ngaoundéré, Bertoua, Ebolowa et Sangmelima. En 2009, on compte environ 605 ressortissants sénégalais au Cameroun et 757 en 2010. Les chiffres augmentent au fil des années (voir Tabela 01). Selon l'ambassadeur du Sénégal, Khare Diouf, les Sénégalais établis au Cameroun sont estimés entre 5000 et 6000, ils sont répartis en majorité à Yaoundé et à Douala, dans la capitale politico-administrative et économique du pays, certains sont là depuis dix ans et d'autres quarante ans environ¹⁴.

¹³ Les *Haalpulaaren* sont nombreux dans la ville de Garoua par rapport aux *Wolof*. Les raisons culturelles expliquent leur attrait à la ville, les Peul de Garoua sont les descendants des *Haalpulaaren*.

¹⁴ Extrait de l'entretien réalisé par des journalistes sénégalais en marge de la 27^{ème} édition du festival Ecrans Noirs tenu à Yaoundé du 14 au 21 octobre 2023.

Tabela 01 - Nombre de migrants sénégalais au Cameroun à partir des années 90

Années	Villes			Total/ an
	Douala	Yaoundé	Le reste	
1991	-	-	-	3500
1993	69	450	7	526
2009	91	508	10	609
2010	122	605	15	757
2011	95	500	10	605
			Total	5997

Source: Compilation des informations d'Archives des services de l'émi-immigration des régions du Centre et du Littoral et de l'entretien réalisé par des journalistes sénégalais en marge de la 27^{ème} édition du festival Ecrans Noirs tenu à Yaoundé du 14 au 21 octobre 2023.

À côté des chiffres susmentionnés, lorsqu'on introduit la présence des migrants clandestins dont on ne peut déchiffrer la présence, la diaspora sénégalaise au Cameroun peut avoisiner quinze mille personnes. Communiqué en 1992 et repris en 1994, la direction des Sénégalais à l'étranger a évalué environ quinze mille ressortissants installés au Cameroun sans toutefois préciser l'origine de ce dénombrement (Ba, 1995: 39).

II. Le processus d'intégration des migrant(e)s au Cameroun

Le processus migratoire s'intensifie lorsque le migrant est désormais installé. Il va de l'accès aux infrastructures commerciales au développement des activités économiques, en passant par une présence active dans les lieux de culte ainsi qu'à travers des mariages entre les Sénégalais et les Camerounais.

A. De l'accès aux infrastructures commerciales aux activités économiques

Le nouveau migrant qui arrive au Cameroun bénéficie des solidarités communautaires ou ethniques présentes. La plupart de ces communautés ont investi dans les infrastructures commerciales de Yaoundé et de Douala. À Yaoundé, par exemple, l'espace marchand du quartier dit Briqueterie, les boutiques sont occupées par une forte communauté sénégalaise qui y vend des tissus pagnes, la majorité est constituée de commerçants, de couturiers et de bijoutiers. Les *wolof* sont des couturiers et des bijoutiers, tandis que les *Haalpulaaren* sont des commerçants. L'acquisition d'un espace marchand contribue à leur insertion. D'ailleurs la loi camerounaise relative aux séjours des étrangers sur son sol stipule que le tout n'est pas d'avoir une carte de séjour, mais il faut également exercer une activité économique rentable pour laquelle le séjour a été accordé, la finalité étant de contribuer au développement du pays hôte (Fomakoundi, 1976: 77). Le décret n.º 74-580 du 11 juin 1974¹⁵ exige en effet que tout prétendant à l'immigration au Cameroun doit justifier sa «participation effective à l'effort national de développement» (Organisation Internationale pour les Migrations, 2009: 70). Les activités développées par les migrants sont: la restauration, la bijouterie, la vente du textile, la couture, le change.

¹⁵ Confère les articles 4, 6, 9 et 11 concernant les dispositions prises selon une perspective économique de la politique migratoire définie par le Cameroun à le décret susmentionné.

1. La bijouterie sénégalaise au Cameroun

Les bijoutiers sont présents respectivement dans les quartiers Briqueterie et à la Monté Anne-Rouge à Yaoundé et au marché dit Congo, Akwa et Bonanjo à Douala. Gueye et Frères sont installés au Cameroun environ une quarantaine d'années au quartier Akwa. D'après Ismaël Gueye¹⁶, la bijouterie dénommée Étoile d'Or implantée au Cameroun est le fruit d'une longue tradition de famille de bijoutiers et d'orfèvres. C'est une passion pour la famille qui excelle dans la fabrication des bijoux en or et en argent. Les services s'étendent également dans le remodelage des bijoux, la réparation et le nettoyage de ceux-ci.

Diouf, Diallo et Moussa résident dans la ville de Yaoundé par l'intermédiaire de leur oncle installé à Douala depuis 1978. Ils poursuivent leur périple à Yaoundé dans le but de s'installer à leur propre compte. Aux allures modestes, ils créent une bijouterie dans les années 1990, puis leur compatriote Salissou rejoint le groupe. Le travail est réparti entre les quatre. Si Diouf, qui a plus de vingt ans d'orfèvrerie, compose une chaînette au moyen de fragments enchâssés dans une plaquette amiante, Diallo a appris auprès de lui des techniques y afférentes, actionne le chalumeau à pédale avant tout travail de modelage artistique, en l'occurrence celui de la fabrication des pièces telles que les boucles, les bracelets et les anneaux¹⁷. Les deux autres, par contre, s'activent à de menues tâches qui consistent au brossage et au nettoyage des bijoux.

2. Les restaurants sénégalais au Cameroun

Le ratio des restaurants dirigés par les hommes et les femmes est mal connu. Au Cameroun la plupart des restaurants sénégalais sont tenus par des hommes, peu de femmes sont dans le métier. On les retrouve dans le service. Les restaurants sénégalais aiguisent l'appétit de nombreux Camerounais aux revenus modestes. Communément appelé Dakéré, ces restaurants sont ouverts presque dans tous les quartiers des grandes métropoles. Les menus offerts généralement sont entre autres le riz sénégalais, riz yassa, le rognon, le bifteck, le spaghetti sauté avec de la viande, le poisson et le poulet braisé, du lait caillé, et des rafraichissements tels que les jus d'oseille, de gingembre, de la bière de maïs (appelé localement bili bili). Abordables et à la bourse de chaque camerounais, les prix des plats oscillent entre cinq cents et deux mille francs CFA. Le gérant d'un restaurant sénégalais, Mika, estime que le fonctionnement d'un Dakéré nécessite l'emploi en moyenne d'une dizaine de personnes: la préparation et la cuisson sont réservées aux ressortissants sénégalais, tandis que le service est assuré par de jeunes camerounais des deux sexes moyennant un salaire mensuel.

B. Les lieux de culte comme cadre d'intégration et de diffusion de l'Islam

Deux mosquées furent construites à la fois à Douala et à Yaoundé par les premiers migrants. Le Sénégal est constitué en majorité de musulmans. L'introduction de l'islam dans ce pays est le fait des commerçants arabes berbères (Mopa Nchoutpouen, 2010) qui soumièrent, à travers le djihad, les religions traditionnelles grâce aux chefs religieux locaux et leurs confréries (Diouf, 2004). Pour devenir musulman, des enseignements sur le Coran sont dispensés dans ces confréries. L'enseignement n'est pas réservé aux seuls Sénégalais, il s'étend également non seulement aux ressortissants de l'Afrique de l'Ouest y compris aux Camerounais musulmans et non musulmans qui souhaitent s'islamiser.

¹⁶ Gueye, 58 ans, bijoutier au quartier Akwa à Douala, entretien du 6 juin 2024.

¹⁷ Diouf, Diallo, Moussa et Salissou respectivement âgé de 38, 35, 30 et 29 ans. Tous des fabricants de bijoux au quartier Briqueterie à Yaoundé.

C. Intégration par les mariages

Certains migrants sénégalais ont tissé des liens de mariage avec des Camerounaises durant la période coloniale. C'est le cas des familles Touré et Diop (Mengong Bitounou, année académique 2011-2012: 22). Dans les années 1920, monsieur Touré et madame (une Béninoise d'origine) accompagnés de leur fils arrivent au Cameroun pour des raisons professionnelles. Il travaillait comme conducteur dans les chemins de fer et fut affecté au Cameroun. A bord d'un navire parti de Dakar, il arrive à Douala avec sa famille et s'installe au quartier dit Congo à Douala. Sa descendance y demeure jusqu'à nos jours. Son fils, Mamadou Touré prit pour épouse une Camerounaise, Martio Bekwé Anne. De cette union naquirent douze enfants. Aladji Touré l'un des fils de cette union est l'un des plus célèbres bassistes, musiciens, producteur et arrangeur connu au Cameroun. Quant à Mamadou Diop, alors solitaire, il arrive au Cameroun la même année dans les mêmes conditions. Il était un ancien tirailleur sénégalais qui avait acquis la nationalité française à la suite de la Première Guerre mondiale. Il est affecté au Cameroun pour travailler dans les chemins de fer. Il fit la connaissance de Maria Mandessi Bell qui devint son épouse. De cette union, naquirent cinq enfants. Jusqu'à nos jours, l'intégration par les mariages, voire les unions entre les couples Sénégal-Cameroun, se font presque à sens unique. Le constat est le suivant: les Sénégalais épousent les Camerounaises tandis que la réciprocité ne semble cependant pas évidente.

III. Le questionnement sur la migration féminine sénégalaise au Cameroun

Les études sur la migration interafricaine des femmes en général sont peu explorées ou du moins sont encore en gestation. C'est le cas de la mobilité interafricaine des femmes sénégalaises en direction du Cameroun.

A. L'étude sur la migration féminine sénégalaise

Si l'étude sur la migration sénégalaise concerne davantage les pays de l'Occident, celle de la migration interafricaine est orientée dans les années 1970 et 1980 aux pays dits *eldorados* frontaliers du Sénégal (Mansour Tall et Tandian, 2011: 3-4). Les recherches sur les migrations sénégalaises commencent à porter un regard sur la place et le rôle des femmes dans les flux migratoires en dépit de l'existence du phénomène à partir de 1990, tandis qu'en 2000, on assiste à une féminisation du flux migratoire extracontinental (Dianka, 2016) plutôt qu'interafricain.

B. Les raisons de déplacement et de la non-mobilité des femmes

Les raisons avancées sont la recherche du bien-être, la survie ou les meilleures conditions de vie. Qu'elles restent ou qu'elles partent, les femmes jouent un rôle suffisamment important en contexte diasporique de la migration.

1. La femme restée

À l'exemple du boutiquier Abdou, les migrants interrogés avouent qu'ils préfèrent que leurs épouses restent au pays, elles subviennent aux besoins de la famille en leur absence. Les femmes qui restent en effet gèrent leur foyer grâce aux revenus envoyés

par leurs époux¹⁸. Certaines entreprennent des activités économiques susceptibles de leur permettre d'acquérir une autonomie financière. Il existe une influence mitigée des migrations masculines sur les activités économiques génératrices des revenus des femmes sénégalaises qui restent dans les communautés d'origine (Toma, 2014: 345). L'absence des hommes provoque chez certaines femmes «laissées derrière» le besoin de s'autogérer, elles sont amenées à assumer les tâches et les rôles jadis attribués aux hommes et gagnent en même temps en pouvoir de décision et de gestion (Pilon, Seidou Mama et C. Tichit, 1996). Elles exercent des activités économiques telles que la couture, le commerce, d'autres s'engagent aux activités maraîchères (Maggi, Sarr et Amadei, 2008). Les époux ouvrent des opportunités à leurs épouses pour changer de statu quo et pour assumer de nouvelles responsabilités financières (Sall, Tall *et al.*, 2010). La migration masculine renforce plutôt la dépendance économique des femmes restées en dépit du fait que les pouvoirs économique et décisionnel sont temporaires, car elles retournent dans leurs rôles jadis dès le retour des époux (Toma, 2014: 349). Bref, le désir de rester des femmes n'émane pas de leur volonté mais celle de leurs époux: «quand les hommes doivent user de la circulation comme une nécessité de survie, ils mettent à l'abri leurs épouses» (Ba, Bredeloup, 1997: 70).

2. Le regroupement familial et la migrante solitaire au Cameroun

Le départ ou le retour des épouses est conditionné à la fois par la décision de l'époux et sa situation économique dans le pays d'accueil. Le regroupement familial est à l'origine de la migration de la femme sénégalaise ayant un époux. Au cours de la décennie 1980-1990, une enquête menée sur la présence des Sénégalaises au Cameroun montre qu'elles étaient estimées à plusieurs centaines. Cependant, à la suite des départs massifs, elles sont restées environ cent la décennie suivante (Ba, 1995). Il s'agissait principalement des épouses de bijoutiers, commerçants de pagens et tailleurs installés fort longtemps à Yaoundé et à Douala. Les activités de ces femmes sont généralement les tâches domestiques, néanmoins, pour celles dont les époux sont les vendeurs de tissus pagens, une liberté leur est accordée pour assister les époux dans la vente. Parmi les épouses des migrants Fatima raconte¹⁹:

je suis ici au Cameroun grâce à mon mari. Lui, il est arrivé en 1990, il m'a autorisé à le rejoindre cinq ans après. Il fallait d'abord que sa situation se stabilise. Je me suis adaptée au pays. Avant, après les tâches domestiques, j'allais aider mon mari à vendre les tissus quand il prenait sa pause. Ensuite, je lui ai proposé de m'aider à ouvrir ma propre boutique. Il a été retissant au départ, mais a fini par accepter. Je voulais participer à l'augmentation des revenus de notre ménage. Aujourd'hui, j'ai ma propre boutique mais c'est lui qui effectue presque tous les ravitaillements, moi je m'occupe seulement de la vente et de la gestion des finances de ma boutique. Avec mes revenus, j'épaula la famille qui est restée. Mon mari et moi avions déjà suffisamment investi au pays et comptons retourner définitivement le moment venu qui ne dépend de moi. Nous avons des enfants en âges de continuer les ventes ici au Cameroun.

Généralement les épouses des migrants intègrent les associations créées par les anciennes suivant les communautés présentes au Cameroun. À l'intérieur de ces regroupements, elles développent des activités spécifiques aux femmes telles que la teinture, le fumage ou le tricotage.

¹⁸ Abdou, 39 ans, boutiquier au quartier Nsimeyong à Yaoundé, entretien du 8 mai 2024.

¹⁹ Fatima, 44 ans, épouse de migrant et propriétaire d'un commerce de vente de tissu pagne au quartier Briqueterie, entretien du 10 mai 2024.

À côté de la migrante mariée, il existe ce que d'aucuns appellent la «migrante solitaire ou aventurière». Pour Aziz, cette catégorie de femmes présente au Cameroun est généralement reconnue à travers leurs activités: la coiffure et la restauration²⁰. Il ressort d'une enquête menée en 1994 que cent femmes sénégalaises étaient présentes au Cameroun. Cependant, certaines sont arrivées en dehors de tout regroupement familial: des femmes seules, des prostituées en transit pour le Gabon (Ba, 1995: 41). Aziz confirme que ces femmes résident généralement dans les quartiers mal famés de Yaoundé, *Mvog Ada*, *Madagascar* et *Nkoldongo*. Grâce à lui, nous avons rencontré Fatou et Myriam âgées respectivement de 30 et de 32 ans. La première raconte les raisons de sa présence au Cameroun²¹:

C'est en 1990 que je suis arrivée au Cameroun. Comme mes voisines, je voulais me rendre au Gabon pour le bien être de ma famille, mais cela n'a plus été possible. La vie au pays n'était pas facile. Je voyais comment celles qui avaient quitté le pays revenaient en beauté avec beaucoup d'argent, elles aidaient leurs parents en leur envoyant de l'argent. Certaines ont investi en ouvrant des petites boutiques à leurs frères et finançaient le démarrage des petits commerces à leurs sœurs restées. Mon arrivée au Cameroun n'a pas été aussi simple, je suis arrivée dans la clandestinité. J'ai commencé par travailler dans un salon de coiffure tenu par une de mes compatriotes (elle n'a voulu décliner l'identité de cette dernière) au quartier Madagascar. C'est de là que je fis la connaissance de Myriam et d'autres filles migrantes de passage chez la propriétaire du salon.

La rencontre entre les deux femmes avait dissuadé le départ de Fatou. Myriam affirme que toutes les deux avaient décidé de se lancer à leur propre compte en ouvrant à leur tour un salon de coiffure²². Ce qu'elles firent. Des bénéfices issus de l'activité, une partie était épargnée tandis que l'autre était envoyée au pays pour les besoins de leur famille respective. Après quelques années, elles abandonnèrent la coiffure pour se lancer dans la restauration dans leur lieu de résidence à la rue Bastos, un quartier huppé de Yaoundé. Les activités liées au fonctionnement du restaurant sont le fait du travail des autres migrantes. Les plats offerts sont beaucoup plus sénégalais. Certaines autorités sénégalaises affluent dans ledit restaurant aux allures qui rappellent le pays d'origine.

La migration féminine solitaire ainsi que les activités entreprises en contexte diasporique semblent mal perçue dans certaines sociétés qu'elle soit islamique ou chrétienne. Toute femme seule qui se lance dans ce processus et qui rapporte un gain est taxée de prostituée. Il convient et semble opportun de relativiser les cas, car toutes les femmes migrantes solitaires ne sont pas toutes des catins qui se livrent à des activités économiques qui les déshonorent.

Conclusion

La diaspora sénégalaise au Cameroun a évolué à travers un processus historique, lequel a permis la fondation des premières communautés sous la base ethnique ou confrérique. Elle est constituée aujourd'hui d'hommes, de jeunes et moins de femmes qui se déplacent pour des raisons conjoncturelles et exercent des activités dans l'informel. Bien que le processus migratoire soit provoqué par le colonisateur, il est le fait des premiers migrants-hommes. Ceux-ci se sont établis dans le pays hôte en développant

²⁰ Aziz, 29 ans, agent de change devant l'hôtel Hilton de Yaoundé, entretien du 10 mai 2024.

²¹ Fatou, 30 ans, copropriétaire du restaurant X, 15 juin 2004.

²² Myriam, 32 ans, copropriétaire du restaurant X, 15 juin 2004.

des activités économiques leur permettant d'avoir une assise afin de faire appel à leurs épouses restées dans le pays d'origine. Pendant la période coloniale, la présence des femmes migrantes sénégalaises est moins perçue. Il faut attendre la période postindépendance pour que la donne change. Cependant, cette présence demeure toujours faible. La mobilité de la femme mariée par exemple est conditionnée par une autorisation de son époux. Celles qui rejoignent leurs maris se préoccupent à la fois des tâches domestiques tout comme celles qui sont restées, à la différence que certaines ont entrepris des activités économiques telles que la vente des tissus pagnes aux côtés de leurs époux. Un certain vent de liberté des années 1990 a poussé les femmes sénégalaises, solitaires ou aventurières, à quitter leur pays à la recherche d'un eldorado. Certaines ont échoué clandestinement au Cameroun. Elles ont des occupations frivoles, exercent des activités économiques peu reluisantes et sont taxées de catins par leurs compatriotes.

Références bibliographiques

- Ba, C. O. (1995), «Réseaux migratoires des Sénégalais du Cameroun et du Gabon», *Le Territoire, lien ou frontière?* Paris, 2-4 octobre, pp. 1-14.
- (1995a), «Un exemple d'essoufflement de la migration sénégalaise: Les Sénégalais au Cameroun», in Bredeloup Sylvie (ED), *Dynamiques migratoires et recompositions sociales en Afrique de l'Ouest, Monde en Développement*, tome 23, numéro 91, pp. 31-45.
- Ba, C. O., Bredeloup, S. (1997), «Migrations inter-africaines des femmes de la vallée du fleuve Sénégal», in J. Bisilliat, *Face aux changements. Les femmes du Sud*, Paris, L'Harmattan, pp. 61-86.
- Babou, C. A. (2008), «Migration and cultural change: Money, "caste" and social status among Senegalese femal shair braiders in the United States, *Africa Today*, 55, 2.^o, pp. 3-22.
- Dianka, D. (2016), «Migration féminine et évolution du rapport de genre en milieu sénégalais», *Revue Canadienne de Géographie Tropicale*, Vol.3(2), pp. 15-25. [En ligne]. [Consulté 10.avril.2024]. Disponible en: <http://laurentienne.ca/rcgt>.
- Dieng, S. A. (2008), «Déterminants, caractéristiques et enjeux de la migration sénégalaise», *Revue Asylon(s)*, n.^o 3, mars. Migration et Sénégal. [En ligne]. [Consulté 21.mai.2024]. Disponible en: <http://www.reseau-terra.eu/article709.html>.
- (1998), «Fondements théoriques et méthodes d'analyse de l'enquête par entretien», *Working paper*, Centre Walras, n.^o 231.
- Diop, M. C. (1982), «Le phénomène associatif mouride en ville: Expression du dynamisme confrérique», *Psychopathologie africaine*, 13 (3), pp. 308, 293-318. Cité par Cheikh Oumar Ba, (1995), «Un exemple d'essoufflement de la migration sénégalaise: Les Sénégalais au Cameroun», *Monde en Développement*, tome 23, numéro 91, p. 38.
- EUROSTAT (2000), *Facteurs d'attraction et de répulsion à l'origine des flux migratoires internationaux: rapport comparatif*, EUROSTAT, Luxembourg, European communities, Office for Official Publication of the European communities.
- Fielloux, M. (1985), *Développement, émigration masculine et travail féminin. Le cas des femmes toucouleur de la région du Damga*, Paris, séminaire ORSTOM/CIE.
- Fomakoundi, R. (1976), *L'Emigration et l'immigration en droit positif camerounais, Rapport de Licence en droit privé gestion des entreprises*, Université de Yaoundé, p. 77.

- Franqueville, A. (1979), «Croissance démographique et immigration à Yaoundé», *Cahiers d'Outre-Mer*, N.º 128, pp. 321-354. Cité par Cheikh Oumar Ba, (1995), p. 38.
- Hamadou, A. (1997), «Migration musulmane et enseignement arabo-islamique à Douala: 1963-1993», *Annales de la Faculté des Arts, Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Ngaoundéré*, vol. II, p. 41.
- Institut National des Langues et Civilisations Orientales: Wolof, AOI-Afrique-Océan indien. [En ligne]. [Consulté 08.mai.2024]. Disponible en: <https://www.inalco.fr>.
- Maggi, J., Sarr, D. & Amadei, N. (2008), *Louga, Sénégal: Représentation autour de la migration auprès d'une communauté d'origine*, Rapport de recherche Projet Mémoires audiovisuelles de la migration sénégalaise, Genève, Université de Genève.
- Manchuelle, E. F. (1987), *Background to Black African Emigration to France: The Labor Migrations of the Soninke, 1848-1987*, Santa Barbara, University of California, U.M.I.: 752 p. (PH.D). Cité par Cheikh Oumar Ba, (1995), «Un exemple d'essoufflement de la migration sénégalaise: Les Sénégalais au Cameroun», *Monde en Développement*, tome 23, numéro 91, p. 36.
- Mansour Tall, S. & Tandian, A. (2011), *Cadre général de la migration internationale sénégalaise: historicité, actualité et prospective*, CARIM-AS N.º 2011/54 EUI, RSCAS, pp. 3-4. [En ligne]. [Consulté 08.mai.2024]. Disponible en: <http://www.carim.org/ql/MigrationEvolutions>.
- Mendong Bitounou, M-N (2011-2012), *Insertion socio-économique et religieuse des ressortissants Ouest-Africain à Douala: cas de la communauté sénégalaise de 1916 à 2011*, Université de Douala, Département d'Histoire.
- Mopa Nchoutpouen, K.A (2010), *La confrérie tjanja à l'Ouest et dans le Littoral du Cameroun*, mémoire de Master en Histoire, université de Douala.
- Organisation Internationale pour les Migrations (2009). *Migration au Cameroun. Profil national 2009*, Genève, Suisse. [En ligne]. [Consulté 22.avril.2024]. Disponible en: <http://www.iom.int>.
- Pessar, P. (2005), *Women, gender, and international migration accross and beyond the Americas: inequalities and limited empowerment*, communication présentée à la conférence Expert Group Meeting on international migration and development in Latin America and the Caribbean, Mexico City.
- Pilon, M., Mama, M. S. & Tichit, C. (1996), «Les femmes chefs de ménage: aperçu général et étude de cas», dans M. Pilon, T. Locoh, E. Vignikin et P. Vimarrd (dir.), *Ménages et Famille en Afrique*, Paris, Ceped, pp. 167-191.
- Rapport de l'Organisation Internationale des Migrations (2010). *Profil migratoire de l'OIM: Sénégal passe d'un pays de destination à un pays de transit et d'émigration professionnelle*, Genève.
- Sall, M. & Tall, S. M. (2010), «International migration, social change and local governance in Ourossogui and Louga, two small urban centre in Senegal», *Human Settlement Working Paper Series*, N.º 23.
- Schoorl, J., Heering, L., Esveldt, I., Groenewold, G. et Van Der Erf, R. (2000), *Push and pull factors of international migration: a comparative report*, Luxembourg, European communities, Office for Official Publication.
- Toma, S. (2014), «L'influence mitigée des migrations masculines sur les activités économiques des femmes «qui restent»: étude de cas dans la vallée du fleuve Sénégal», *Genre et Famille en Afrique*, Volume 43, n.º 2, pp. 345-374. [En ligne]. [Consulté 08.mai.2024]. Disponible en: <https://doi.org/10.7202/102798ar>.